

Epiteaux, lo chauffeu

Autor(en): **C.T.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 48

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196574>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

geois ont supporté avec patience les lourdes charges qui leur étaient imposées. En présentant mon billet de logement au recteur Corminbœuf, chanoine de l'église de St-Nicolas, il me dit avec un accent de cordialité : « Monsieur, veuillez regarder ma maison comme la vôtre et prendre tous vos repas chez moi; j'ai été aumônier de régiment et j'ai apprécié l'avantage d'être bien traité. »

Quelques-uns de mes soldats étaient logés au couvent des Cordeliers, qui avait pour supérieur le père Girard. J'eus ainsi l'avantage de faire connaissance avec cet aimable et spirituel vieillard, âgé de 82 ans, et dont la conversation offrait un grand charme.

L'ordre de notre licenciement, ardemment désiré, arriva le 5 janvier 1848, et le 7 nous étions de retour dans nos foyers.

H. v. M.

Châcrebleu.

Et Jean-Gabriel Peluchet, dit Châcrebleu, municipal, bouchier de la commune, membre de la commichon d'Inspecchon des jécôles, entra dans l'école des filles.

Jean-Gabriel Peluchet frisait la soixantaine. C'était un vieillard assez vert, teinté de rubis au nez et aux pommettes des joues, avec des formes anguleuses et un dos voûté. Il appartenait à cette époque où l'instruction primaire était en quelque sorte facultative; ayant peu hanté les écoles, il savait, comme M. Jourdain, tout au plus lire et écrire. Je me trompe, il calculait admirablement. Riche et possédant un beau domaine, il avait promptement gravi l'échelle des honneurs communaux que nous avons énumérés. Il tenait, comme on dit, la *palanche* de la commune.

Nous avons essayé d'exprimer par l'écriture le singulier défaut de prononciation de Jean-Gabriel. Dans sa bouche les *s* et les *ti* devenaient régulièrement des *ch* et des *j*.

On l'avait surnommé Châcrebleu à cause de son juron habituel qu'il défigurait encore en le prononçant à sa manière.

À l'entrée de Jean-Gabriel dans la salle, l'institutrice et les jeunes filles se levèrent, celles-ci avec une certaine lenteur qui fut remarquée du municipal, car il dit sur le champ : — Bonjour, mademoiselle, vous devriez j'apprendre à chés j'enfants le respect de l'autorité. Quand un membre de la commichon et churtout un municipal vient dans la schalle, toutes doivent che lever d'un cheul coup.

L'institutrice s'inclina sans répondre.

Puis Jean-Gabriel se promena en long et en large, les mains derrière le dos. Tout à coup, avisant à l'extrémité d'un banc une fillette assez gentille :

— Jeannette, ton père a-t-il mené en bas che moule de foyard qui était devant chez vous ?

— Non, monsieur, pas encore.

— Dis-lui de ne pas le vendre avant de m'avoir reparlé !

Et Jean-Gabriel continua sa promenade.

Les élèves copiaient des modèles d'écriture. Jean-Gabriel jetait de temps en temps un regard plus ou moins amical sur certaines jeunes filles de sa connaissance. Le *plus* était pour les enfants des bons paysans, le *moins* pour les enfants pauvres, qu'il connaissait bien, étant boursier de la commune. Il s'arrêta près de la fille de l'assesseur et prenant son cahier :

— Que chest beau, dit-il, chés majuscules, cha vous j'a un air noble et dichtingué. Cheulement il me cheuble que les jigèdes ne sont pas j'achez dégagés. Mademoiselle, il faut leur faire faire plusieurs pages de jijdés.

L'institutrice se tourna pour cacher son malaise.

Quelques élèves moins prudentes éclatèrent de rire.

— Châcrebleu, s'écria-t-il, il paraît qu'il y a de l'indisciplinè ichi. Pourquoi riez-vous quand on vous parle? Je ferai mon rapport à la commichon.

On passa à la leçon de géographie.

Jean-Gabriel voulut juger par lui-même de la force des élèves :

— Jélie, dit-il, viens jà la carte.

La jeune fille obéit.

— Montre-moi la montagne du Cunay.

Zélie devint rouge et ne souffla mot.

— Tu ne chais donc pas jô est la montagne du Cunay, qui est droit derrière le village et qui appartient au coujin Etienne.

— Mais c'est là carte de l'Afrique, hasarda Zélie, et le Cunay est peut-être sur celle d'Europe.

— Châcrebleu, chest vrai. Allons jà la carte de l'Europe.

Pas plus de Cunay que dans ma main.

Enfin sur la carte de la Suisse, on découvrit certaine sommité, et l'inspecteur y appliqua le doigt.

— Cha, c'est le Cunay, j'en chuis chûr.

Jean-Gabriel était fatigué !

— Mes jenfants, dit-il, j'eschpère que vous ferez des progrès et que vous cherez plus chages une autre fois. Nous chommes tout près de la vijite, et chelles qui feront bien auront dix chentimes de plus que les jautres.

Bonjour, mademoiselle, et châcrebleu, travaillez, mes jenfants.

Et il sortit majestueusement. Toutes les jeunes filles se levèrent sans la moindre hésitation. Après l'avoir constaté, Châcrebleu ferma la porte et alla boire chopine.

Les poires.

Un soir, au coin de l'âtre, attendant le repas, A sa vieille Fançon, disait le gros Lucas : — Oh ! si notre Jean-Pierre obtenait cette place ! Si je voyais mon fils, au château, garde-chasse ! Femme, c'est l'intendant qui donnera l'emploi, Et... ces poires, chez lui... feraient plaisir, je crois. Demain, qu'à ton lever, ta corbeille soit prête ; Demander la main pleine est la manière honnête. Tu diras (si nos vœux pouvaient être accomplis) Qué nous aurons bientôt du chasselas exquis. — Je comprends, répondit la vieille ménagère. Le couple en était là, lorsque dans la chaumière, Arrive l'intendant l'air joyeux et pressé : — Vivat ! j'ai si bien fait que Jean-Pierre est placé, Jean-Pierre est garde-chasse ! et nos gens de lui dire Des grand merci, Dieu sait ! L'autre enfin se retire. — Brave homme, bon enfant ! dit le vieillard touché : « Femme, portons, demain, ces poires au marché ! » J. PORCHAT.

Epiteaux, lo chauffe.

Lo tsemin dè fai que va ora du Lozena tant-que pè lo fin fond dâo Valai n'allavè d'a premi què tantqu'à Velanâova et cliâo d'Aglio, dè Bex et d'amont per là, que n'aviont min dè trein, étiont bo et bin d'obedzi dè preindrè la pousta àobin d'allà à pi.

Quand don la Compagni O. S. (l'Osse, coumeint on l'ài desâi) eut fè posâ lè railès dè cè premi tsemin dè fai, quand l'uront lèvà la frèta à totès lè garès et que tot fut prêt po einmodâ lo premi trein, n'ètâi pas question, lào failai onco on moué dè dzeins po fèrè allâ tot cè commercè.

Lâo failai dâi cheffes po lè garès, dâi gaillâ po bailli lè beliets, po portâ lè marchandi, dâi gardès dè baragnès po gravâ ài dzeins dè passâ quand lè treins arrevâvant, pu l'âo z'ein failai po pertousi lè cartès dein lè vuagons et, l'essentiet, s'agessâi dè trovâ dâi gaillâ po fèrè allâ lè machines et dâi chauffe po mètrè lo tserbon et attusi.

Coumeint vo peinsâ, d'a premi, cein n'ètâi pas onco tant ézi dè recrutâ tot cè mondo, assebin la Compagni a età d'obedzi d'einrôlâ on pou ti cliâo que sè presèintâvont.

On étâi pas tant défecilo : po lè cheffes dè garès, poru que satsant fèrè on pou lào nom et breinlâ la șenaille quand lè treins dèssant modâ, l'est tot cein qu'ein failai ; et po cliâo qu'allâvont su lè machines, poru que satsant maniè on pou lo commercè, l'ètâi bon, mâ failai que potsèyant âo tot fin totès cliâo picès et que tot cein reluisè coumeint on meriâo.

On certain Epiteaux, dè pè Maracon, s'ètâi eingadzi po chauffe et fasâi adrà bin son serviço, mâ lo gaillâ ne sè tsaillessâ pas dè potsi, l'avâi adè la fème quand s'agessâi dè maniè la patta, assebin sa machine étâi adè coffa.

On dzo que son trein étâi arrètâ à Cully, lo cheffè dè gare l'ài fè :

— Dis-vâi Epiteaux, t'è faut potsi ta machine on pou, mi què cein, se te n'as pas einvia que la Compagni tè balliâi ton condzi. Vouâte-vâi : la tsemena est tot'eimpacotaie, lè biellès et lè pistons sont tot rodzes, tant sont rouillès, lo subliet est plien de vert-dè-gris, te vas vâirè, t'è su d'avâi on rappoo ion dè stâo quatro matins !

— Cein ne vâo rein derè, l'ài fe Epiteaux, lè tsévaux que ne sont pas étrelhi traçont asse rudo que cliâo que le sont !

C. T.

La dernière farce de Vagnol.

Chaque année, en septembre, je vais passer quelques jours à Villeroche-sur-Isère... Autrefois, ma première question, en me retrouvant dans ma ville natale, au milieu de mes amis, était toujours celle-ci : « Que devient Vagnol !... Contez-moi ses nouveaux exploits ».

Or, l'année dernière, le soir même de mon arrivée, je rencontrais, assis sur la terrasse du *Café des Dauphins*, mon camarade Lucien Frandon. Après une chaude poignée de mains et les compliments d'usage, je jetai un regard dans la salle, d'aspect reposant et tranquille, avec ses dorures ternies et ses peintures murales presque effacées par la fumée des innombrables pipes culottées par les bons bourgeois de Villeroche, durant les longues soirées d'hiver.

— Qui cherches-tu ? me demanda enfin Lucien, en face de qui je m'étais assis.

— Vagnol, parbleu !

— Hélas ! tu ne le reverras plus ici.

— On l'a donc expulsé ?

— Non. Il « s'est expulsé » tout seul... Il est mort.

— Mort !... Quel malheur !...

— Dis plutôt : quelle délivrance ! Je connais des gens qu'une fausse honte a seule empêchés d'illuminer le soir de ses funérailles.

Tandis que Lucien achevait sa phrase, la figure pâle et anguleuse du défunt m'apparaissait, avec ses petits yeux dissimulés sous les lunettes, ses lèvres minces, ses courts favoris grisonnants.

En dépit de son physique et de sa tenue soignée et cossue qui n'auraient jamais laissé soupçonner une telle tendresse, Paulin Vagnol était un terrible fumiste. Il n'a manqué à sa gloire qu'un plus vaste théâtre pour éclipser celle de tous les Lemice-Terrieux de ce siècle.

Il était né fumiste, comme d'autres naissent musiciens ou poètes. Il avait la farce dans le sang, dans les moelles. Désolé de cette vocation dont l'origine atavique lui échappait complètement, son père, honnête négociant, l'avait pourvu, jadis, dans l'espoir de l'assagir, d'une étude d'avoué. Mais, au bout de quelques années, comme l'incorrigible Paulin consacrait la plus grande partie de son temps à mystifier ses collègues et les membres du tribunal, le président l'avait fait appeler, un beau jour, dans son cabinet, et, de sa voix grassoyante, lui avait dit :

— « Maître Vagnol, je regrette d'être obligé de vous donner un tel conseil, mais, croyez-moi, dans l'intérêt de votre propre sécurité, cédez votre charge. Vos confrères sont exaspérés et pourraient se porter, un jour ou l'autre, à de fâcheuses extrémités sur votre personne. Je ne veux pas que votre sang rougisse les dalles du prétoire. Cherchez, au plus vite, un successeur. La magistrature tout entière vous demande, par ma bouche, ce sacrifice ».

Vagnol s'inclina, et, comme son père était mort, qu'il était désormais maître de ses actions et ré-